

LA COMPOSITION VÉGÉTALE DES HAIES EST-ELLE LIÉE À L'UTILITÉ AGRICOLE DES PLANTES LIGNEUSES ?

par Samuel Perichon *

Introduction

Malgré leur destruction massive durant ces cinquante dernières années, les haies constituent encore dans de nombreuses régions d'Europe, une spécificité des paysages campagnards (Baudry et al., 2000). Le terme de spécificité se prête très bien à la situation car les boisements en bordure de champs et la manière dont ils sont gérés par les agriculteurs, varient d'une région à l'autre. Aussi lorsque la population habitante prend conscience de toute la singularité de ses paysages, l'arbre mis en forme devient l'objet d'attentes sociales et souvent de conflits entre les acteurs (Leonard, Cobham, 1977). Le regard porté sur la haie est effectivement très différent que l'on soit agriculteur, chargé de l'aménagement du territoire ou simple habitant (Oreszczyń, Lane, 2000). Les agriculteurs par exemple retirent une grande satisfaction à débarrasser les bordures des haies des ronces et autres plantes basses (signe de mauvais entretien), chose que les autres groupes sociaux regrettent pour des raisons à la fois esthétiques (fleurs, parfum), écologiques (biodiversité) et d'agrément (cueillette des mûres). À cet égard, on se rend bien compte ici des conséquences récentes de l'évolution des modes de vie dans les campagnes et des politiques agricoles privilégiées par les pouvoirs publics à partir de 1950 (Jones, Daugstad, 1997).

Très longtemps l'installation de haie en bordure de parcelles a eu pour finalité de matérialiser les limites de propriété : elle réduisait ainsi les conflits d'usage. Pour Rackham (1986), cette pratique daterait probablement de l'époque romaine. Plus proche de nous (au XVIII^e et XIX^e siècle), les pouvoirs publics ont souvent incité sous des formes diverses la plantation de haies : par la force en Angleterre avec l'«Enclosure Act», par des exemptions de taxe aux États-Unis, par la prise en charge d'une partie des travaux de réalisation et d'entretien au Danemark. Mais il s'agissait moins, comme par le passé, de figurer les limites de parcelle que de fournir du bois (chauffage, construction), de protéger les cultures des divagations des animaux d'élevage (Sutton, 1985), de réduire l'érosion des sols sablonneux par le vent ou d'améliorer les rendements céréaliers en créant des microclimats (Busck, 2003). En fait, l'argumentation autour de l'intérêt des haies s'est modifiée tout au long de l'histoire avec en outre des spécificités propres aux contextes socioéconomiques, culturels et politiques des régions concernées.

Le mode de gestion des boisements linéaires est également très lié aux fonctions qu'on leur attribue. Dans leurs travaux, Read H. et Forfang S. (2001) distinguent trois pratiques différentes selon des usages domestiques caractéristiques :

1 - La pratique du «Coppicing» qui correspond à un mode de gestion de l'arbre en taillis. Le but est la production de bois de chauffage, de poteaux de clôture, de chaume pour le revêtement des toits ou l'utilisation de l'écorce pour tanner les cuirs.

2 - La pratique du «Pollarding» qui donne lieu à un étêtage précoce (1 m 50), est assez similaire au taillis si ce n'est que l'arbre est coupé à une hauteur suffisante pour éviter aux animaux de brouter les jeunes tiges.

* Samuel Périchon est Géographe et docteur de l'ENGREF. ESO-UMR 6590, Maison de la Recherche en Sciences Sociales, Université Rennes 2 – Haute-Bretagne. Contact : s_perichon@voila.fr

3 - La pratique du «Shredding», l'arbre est éêté plus tardivement laissant un fût de 5 à 12 mètres, les branches latérales et sommitales sont coupées de façon régulière mais variable selon les régions et les essences. Le produit des tailles est destiné à la production de bois de chauffage et de fourrage, le fût une fois à maturité est, lui, utilisé pour des constructions.

L'exemple des polémiques autour de l'éêtage des arbres en Angleterre montre à quel point l'arbre mis en forme suscitait des tensions au sein de la communauté scientifique (Petit, Watkins, 2003). En effet, si on excusait l'éêtage des frênes (*Fraxinus excelsior*), des saules (*Salix alba*, *Salix caprea*) ou des ormes (*Ulmus procera*), le spectacle produit par les têtards de chênes (*Quercus pedunculata*, *Quercus sessiliflora*) créait un vif émoi. La composition des boisements dépend donc, pour beaucoup, de la fonction qu'on leur attribue. Dans l'optique d'une production de bois d'œuvre, seules quelques plantes sont privilégiées : chêne, hêtre (*Fagus sylvatica*), châtaignier (*Castanea sativa*). Quand les préoccupations sont davantage agricoles, les boisements se diversifient car ils doivent non seulement produire du bois de construction mais aussi et surtout du bois de chauffage, du fourrage, des poteaux de clôture, et des matériaux pour la réalisation de divers équipements et outils domestiques (Baudry *et al.*, 2000). À l'image des champs qui fournissaient le grain et le fourrage nécessaires à l'alimentation des hommes et des animaux d'élevage, les arbres et les arbustes occupaient, il est vrai, une place essentielle dans le quotidien des paysans. À chacune des plantes correspondaient des usages bien précis.

Les conditions du milieu constituent un élément tout aussi déterminant dans le choix des essences à planter. Selon les caractéristiques pédologiques, la composition végétale des haies varie en effet de manière considérable. Le long des cours d'eau par exemple et plus généralement dans les sols hydromorphes, les boisements se composent surtout de saules, d'aulnes (*Alnus glutinosa*), d'alisiers (*Sorbus aria*), de frênes, de trembles (*Populus tremula*) ou de viornes (*Viburnum opulus*). Pour d'autres tels que les hêtres, les noyers (*Juglans nigra*, *Juglans regia*), les érables (*Acer pseudoplatanus*), les châtaigniers ou les noisetiers (*Corylus avellana*), l'excès d'humidité est fatal. Le degré d'acidité des terres accentue cette inégale répartition géographique des plantes. Elle empêche ainsi au peuplier d'Italie (*Populus nigra Italica*), à l'érable champêtre (*Acer campestre*) et au noyer commun de croître ; les sols carbonatés sont, eux, défavorables au châtaignier, au néflier (*Mespilus germanica*) et à certains bouleaux (*Betula pubescens*) et chênes (*Quercus borealis*). Dans les programmes de plantations, les pouvoirs publics ont composé avec ces contraintes. Logiquement elles ont été d'autant mieux prises en compte que les régions à boiser étaient hostiles à l'activité agricole. C'est pourquoi quand, au début du XX^e siècle, les autorités danoises décident de viabiliser les terres du Jütland, les résineux (*Picea glauca*, *Picea sitchensis*) s'imposent d'emblée (Busck, 2003). Dans le cas de l'Angleterre, comme les initiatives de plantations n'ont pas été encadrées (simple obligation d'enclorre les parcelles), les paysans ont pris dans les bois proches ou dans d'autres haies, les plants nécessaires à l'édification des haies vives (Rackham, 1986).

La publication en 1974 de l'ouvrage de Hooper (Pollard and others) représente un événement majeur dans l'étude des paysages de haies. Longtemps par facilité ou par ignorance, on a cru que les plantes situées autour des champs étaient là uniquement en raison de la qualité des sols, des conditions météorologiques et de la fantaisie de ceux qui les avaient plantées. Dans la plupart des travaux, les haies étaient considérées comme totalement artificielles : elles étaient, disait-on, une simple production de la société. Or en établissant une corrélation

troublante entre la diversité des espèces ligneuses dans les haies et l'âge des structures, le chercheur a révélé leur caractère plus ou moins spontané. Quelques années plus tard, un autre chercheur, Sutton (1986), confirmera cette thèse en assurant qu'une partie des haies du Middle West américain résulte de l'abandon momentané de l'entretien des bordures de champs (période de récession économique) et non de programmes de replantations institutionnalisés.

L'origine, l'évolution et la composition des haies sont des thèmes de recherche très délicats à appréhender, car on est très vite obligé de recourir à une démarche pluridisciplinaire. Les résultats présentés ci-après s'inscrivent dans ce cadre avec toutefois une attention plus marquée pour la géographie, la sociologie, l'histoire agricole contemporaine et en moindre mesure l'écologie. En enquêtant en Ille-et-Vilaine auprès de trente familles de trois générations d'agriculteurs, l'objectif a été de retracer l'évolution des relations entre ce groupe social et les arbres et arbustes des bordures de champs. De manière plus précise, il s'agissait aussi d'établir une possible corrélation entre : la moindre intensité du recours au bois dans les ménages agricoles et les modifications constatées dans la composition végétale des haies du département. Les résultats devraient donc contribuer au débat actuel sur la part du socioculturel et celle du naturel dans la formation et l'évolution des paysages campagnards des régions plantées de haies.

Les sites d'étude et la méthodologie employée

Parmi les départements de l'Ouest de la France, l'Ille-et-Vilaine est probablement celui dont les dynamiques paysagères ont été, durant ces cinquante ans, les plus inégales dans leur intensité, leur durée et leur localisation. En outre, Rennes, agglomération de près 350 000 habitants, est l'une des rares villes de cette taille à prendre cadre dans un paysage d'arbres et de haies encore façonné par des modes de gestion traditionnels. Hors des limites urbaines et périurbaines, on retrouve parfois la trace visible de cette vieille civilisation agraire ailleurs disparue. Avec ses paysages ouverts, le département rappelle également la détermination passée des pouvoirs publics d'inciter les agriculteurs à débarrasser les bordures de champs de toute plante.

Conscient de l'intérêt scientifique de cette diversité de contextes (Tabl. 1), on a mené les investigations sur trois sites d'étude différents :

- Le site A, espace enclavé et encore très agricole, présente une densité de haies anciennes importantes (autour 100m/ha) avec quelques plantations récentes. Compte tenu des contraintes topographiques et géologiques, la culture céréalière reste ici difficile à développer ce qui affermit la vocation d'élevage de la région. Les agriculteurs associent souvent la production laitière –l'Ille-et-Vilaine est un premier département producteur en France– à une petite production hors sol de poulets ou de porcs.

- Le site B, l'agglomération de Rennes, permet d'évaluer l'influence de la demande sociale de paysages et d'environnement des populations habitantes dans la manière dont les différentes générations d'agriculteurs appréhendent l'espace et s'impliquent dans l'amélioration du cadre de vie. Comme les planta-

Tableau 1
Les caractéristiques des sites d'étude

Site	Densité de haies anciennes (m/ha)	Densité de nouvelles haies (m/ha)	Surface en herbe (% de la SAU)	Contexte agricole
Site A	85-110	< 5	45-60	espace isolé
Site B	50-65	5-15	30-35	espace périurbain
Site C	10-20	5-15	35-40	espace remembré

tions de nouvelles haies ne sont pas suffisantes pour compenser la disparition des anciennes, cette demande sociale se renforce. La production de lait est également la principale activité des exploitations agricoles.

- Le site C est l'exemple caractéristique des communes remembrées dans les années 50-60. À l'époque, il est vrai, les opérations d'aménagement foncier consistaient à détruire un maximum de haies et de talus. Malgré les programmes de replantations financés ensuite par les pouvoirs publics, le paysage est encore l'un des plus ouverts de la région (15 à 35 m/ha). Entre 1952 et 1996, la densité des haies a été réduite de 80% (Perichon, 2003). La situation est d'ailleurs assez surprenante quand on sait la place de la filière lait dans l'activité des exploitations et combien l'installation de nouveaux boisements serait bénéfique aux animaux d'élevage (abri) et à leurs propriétaires (meilleurs rendements laitiers).

L'évolution rapide des pratiques et des politiques agricoles, des usages domestiques et des habitudes de consommation ont singularisé le discours des générations d'agriculteurs. Aussi l'opportunité de confronter leurs points de vue a-t-elle été d'autant plus intéressante à mener que le nombre de ceux qui ont vécu et participé à ces bouleversements historiques dans nos campagnes, diminue d'année en année.

Le caractère très sélectif de notre échantillon a causé des difficultés pour constituer une solide base de données. L'échantillon des familles interrogées s'est donc construit sans préférence d'activité ou de sexe quand, bien sûr, les épouses participaient à plein-temps à l'activité des exploitations (Tabl. 2).

Pour laisser à chacun et selon son rythme, une pleine liberté dans ses réponses, les entretiens ont été menés de façon individuelle. Leurs durées ont été très variables : d'un quart d'heure pour les plus réservés ou insensibles à plus de deux heures pour les plus bavards. Au-delà de ces statistiques abruptes, il s'agissait de démontrer comment l'évolution des pratiques agricoles (et d'une manière générale l'évolution de la société) avait pu modifier la composition végétale des haies. Pour cela, il a été demandé aux personnes interrogées de présenter les fonctions agricoles d'une vingtaine d'essences locales et de les localiser sur le territoire (bordures de champs, bords de cours d'eau, abords d'exploitation, bois et forêt, parcs et jardins, etc.).

Tableau 2
Les statistiques des entretiens

	Homme	Homme et femme	Femme	Age moyen	Durée moyenne
Enfants	29	0	1	23,6 ans	31,7 min
Parents	18	12	0	50,7 ans	44,2 min
Grands-parents	5	16	9	78,2 ans	50,3 min
Total	52	28	10	-	42,1 min

Les résultats

Les résultats seront organisés en deux parties. D'abord on dressera un bilan de l'évolution de l'utilité des arbres et des arbustes à travers nos trois générations d'agriculteurs puis nos trois sites d'étude, en distinguant les divers usages des essences proposées. Ensuite on décrira leurs dynamiques spatiales, c'est-à-dire l'évolution de leurs localisations préférentielles.

L'évolution des pratiques autour des plantes des haies

Au vu des résultats d'enquête, il est indéniable que les arbres et les arbustes des bordures de champs ont perdu en partie voire en totalité la place qu'ils occupaient, il y a encore cinquante ans, dans les pratiques des agriculteurs d'Ille-et-Vilaine. Ainsi quand on fait la moyenne du nombre total d'utilités citées par enquêtés, on s'aperçoit qu'il s'élève à 26,1 (soit 1,85 par essence) chez les grands-parents contre 18,3 chez les parents (1,31) et seulement 11,1 chez les enfants (0,79).

Parmi les utilités les plus souvent citées, on trouve le bois de chauffage (en moyenne 4,2 fois), le bois d'œuvre (3,6), la production de fruits (2,8) et la fonction brise-vent (2,2). Ces valeurs cachent toutefois de fortes disparités entre les générations (Fig. 1, page suivante).

Trois tendances apparaissent :

- *La disparition de nombreuses productions traditionnelles.* Le meilleur exemple est sans doute celui du fagotage. Alors que les grands-parents y font référence à plus de trois reprises lors des entretiens (3,2), il n'est quasiment jamais évoqué par les enfants. En outre, et à la différence du temps des grands-parents, seul le produit des chênes émondés (*Quercus pedunculata*) est (en partie) utilisé. La disparition de cette tradition semble d'ailleurs inéluctable : deux-tiers des parents y ont renoncé et près 90% des enfants. La fabrication de divers équipements (manches d'outils, merlins, etc.) et d'ustensiles ménagers (balais, billots à viande, etc.), de jouets (flûtes, sifflets, toupies, etc.), de boissons populaires (liqueurs, limonades) semblent également condamnées (si cela n'est pas déjà fait).

- *L'effacement des fonctions premières :* le bois de chauffage (il était cité en moyenne 5,1 fois par les grands-parents, il ne l'est plus que 2,8 fois chez les enfants), le bois d'œuvre (5,1 contre 1,9) et dans une moindre mesure, les fruits (3,3 contre 2,3). Les raisons sont multiples : le choix pour des énergies moins contraignantes (électricité, gaz), l'accès à la propriété (la production de bois d'œuvre nécessite une gestion de l'arbre souvent préjudiciable aux cultures), le moindre coût des structures métalliques (pour la construction), le dégoût relatif des jeunes pour les fruits des champs, etc.

- *La reconnaissance de nouvelles fonctions* comme le brise-vent, le drainage des terres en bordure de cours d'eau ou le maintien des rives. Le brise-vent occupe ainsi la troisième place des fonctions les plus souvent citées par les parents et les enfants (juste derrière le bois de chauffage et le bois d'œuvre). Ce bon classement doit cependant être relativisé d'abord, parce que le gain entre la génération des enfants et celle des grands-parents est modeste (+0,3 point) ensuite parce qu'on enregistre un recul entre celle des parents et celle des enfants (-0,7). La situation résulterait en fait davantage des deux tendances décrites précédemment que de l'émergence réelle et durable de nouvelles fonctions.

Comme les propriétés intrinsèques des plantes déterminent souvent l'usage qui en fait, et compte tenu de leur évolution très contrastée au fil des générations enquêtées (disparition, effacement, émergence), il paraît évident que ces processus ont affecté de manière variable les essences étudiées. En cela la figure 2 (ci-dessus) apporte des éléments de réponses même si, à première vue, la tendance est plutôt à un recul général de l'utilité des plantes ligneuses dans les pratiques agricoles. De manière plus précise, on peut vraisemblablement distinguer quatre tendances :

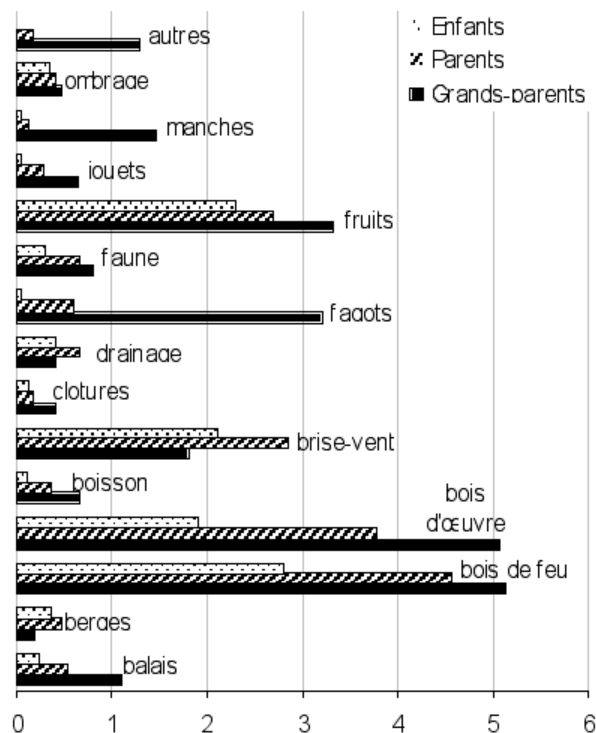


Figure 1 : Les principales utilités des arbres et arbustes à travers trois générations d'agriculteurs.

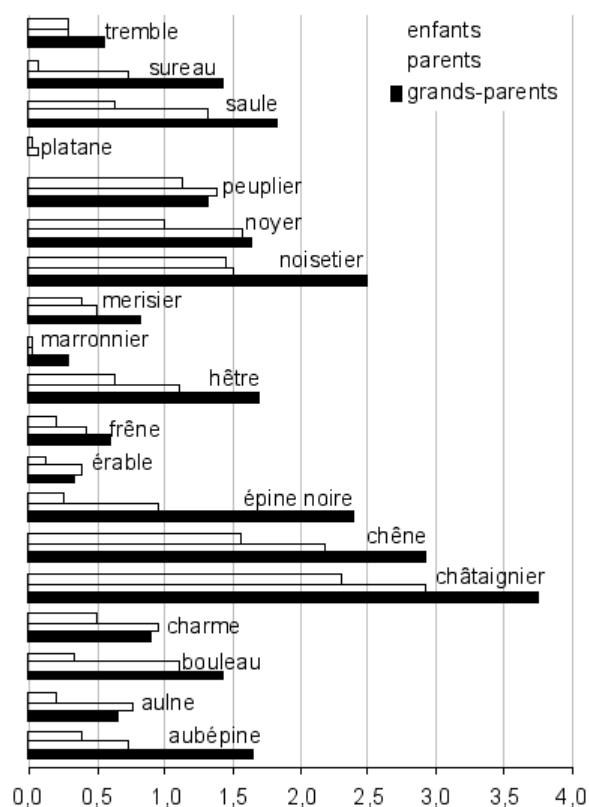


Figure 2 : L'utilité des différentes essences à travers trois générations d'agriculteurs.

La première qui concerne le châtaignier, le chêne et le noisetier, se caractérise par un nombre d'utilités citées encore assez élevé malgré leur réduction significative au cours des trois dernières générations. Le châtaignier est par exemple passé de 3,7 utilités (grands-parents) à 2,3 (enfants), le chêne de près de 3 à 1,5, le noisetier de 2,5 à 1,5. L'abandon du fagotage, la baisse de la consommation de fruits (des champs), le refus de façonner soi-même ses manches d'outils (les bois de châtaignier et de noisetier étaient très prisés) en sont l'origine. Du fait de la qualité de leur bois pour le chauffage domestique et la construction (chêne, châtaignier) ou du fait de leur efficacité en brise-vent (noisetier, châtaignier en taillis), ces plantes ont néanmoins réussi à conserver un intérêt réel auprès des agriculteurs.

Dans la deuxième tendance, illustrée par l'aubépine (*Crataegus monogyna*), l'épine noire (*Prunus spinosa*), le sureau (*Sambucus nigra*), le hêtre et un peu moins le bouleau, des plantes hier très utiles et appréciées ont d'un coup perdu tout leur attrait. Incontestablement ce sont les arbustes qui ont le plus souffert et en particulier l'épine noire. Jusqu'à très récemment (le début des années 60), cet arbuste aux épines acérées était en effet très employé dans les campagnes d'Ille et Vilaine : ses baies servaient à faire des liqueurs («la prunelle», boisson élaborée avec de l'eau-de-vie de pomme), ses branches à faire des balais (pour ramasser les feuilles sur les talus : utilisées ensuite comme litière ou terreau), des fagots (pour cuire le pain ou ramoner les conduits de cheminées), parfois aussi des manches d'outils. Planter en haies ou dans les haies, il permettait de dresser rapidement des barrières quasi-infranchissables autour des parcelles de culture. Cette fonction défensive a d'ailleurs été très tôt reconnue et exploitée (Rackham, 1986 et Sutton, 1986). Les grands-parents s'attardent également sur son intérêt écologique (nidification), sa valeur esthétique et symbolique (floraison annonciatrice de la fin de l'hiver). Deux généra-

tions plus tard... on en retient que les contraintes d'entretien ! La situation est assez proche pour l'aubépine et le sureau...

Avec la disparition de toutes ces pratiques ancestrales, on est tenté d'idéaliser les relations passées entre les hommes et les plantes. Les résultats d'enquête démontrent pourtant que certaines d'entre elles, pour des raisons parfois obscures, étaient déjà, il y a trois générations, sous employées dans les régions étudiées. Dans cette catégorie, on trouve : des essences de plaisance comme le platane (*Platanus x acerifolia*), le marronnier (*Aesculus indica*), et des essences récemment introduites comme le tremble et l'érable (*Acer campestre*). La présence du frêne est en revanche plus inattendue car, dans de nombreuses régions de France comme d'Europe, cet arbre a occupé une place fondamentale dans l'activité agricole : dans l'alimentation du bétail notamment (Bargioni et Sulli, 1998, Haeggström, 1998). Sa relative rareté en Ille-et-Vilaine expliquerait-elle cette non-reconnaissance ? Le merisier (*Prunus avium*) suscite aussi des interrogations... son utilité est en effet bien réelle : production de bois d'œuvre (mais était-ce et est-ce l'objectif des agriculteurs ?), production de fruits (source de nourriture pour la faune bocagère), floraison printanière (esthétique) voire agrément (cueillette des merises).

Dans la dernière tendance qui ne concerne que peu d'essences [aulne, charme (*Carpinus betulus*), peuplier], l'effacement de leur utilité est un processus récent. Entre la génération des grands-parents et celle des parents, on assistait même à de légers gains : 1,4 utilités contre 1,33 pour le peuplier, 0,97 contre 0,9 pour le charme et 0,77 contre 0,67 pour l'aulne. Mais avec la génération des enfants, la situation se dégrade, surtout pour l'aulne (0,2). Les politiques publiques privilégiées dans le cadre de programmes de plantations ont sans doute contribué à retarder le processus. Le charme et un peu moins l'érable ont, il est vrai, été longtemps conseillés aux agriculteurs lorsque ces derniers souhaitaient installer des brise-vent autour de leurs exploitations. Son feuillage marcescent permettait en outre de cacher des bâtiments d'élevage peu esthétiques. Les plantations de peupliers ont également été, un temps, soutenues par les autorités (pour réduire les importations de bois).

Le contexte agricole est un paramètre à prendre en compte pour mieux comprendre ce qu'a été l'évolution du recours au bois dans les pratiques sociales des agriculteurs et ses conséquences en termes de paysage. Toutefois, comme le phénomène est récent – les pratiques des grands-parents étaient très proches d'une région à l'autre – on a préféré concentrer notre analyse sur les agriculteurs en activité (parents et enfants).

Manifestement le contexte agricole est bien à l'origine d'un inégal maintien des traditions populaires liées aux arbres et arbustes des haies dans les ménages agricoles d'Ille et Vilaine (fig. 3, page suivante). L'exemple le plus explicite est celui du bois de chauffage : cité 1,6 fois lors des entretiens dans le site A contre moins d'une fois dans les autres sites. Des investigations complémentaires montrent en outre que 87,7% des ménages du site A ont recours au bois pour se chauffer (chauffage de base : 43,8%) contre 80,4% dans le site B (mais seulement 20,6% en chauffage de base) et 54,3% dans le site C (9,8%). D'une manière générale, les pratiques traditionnelles ont mieux résisté dans le site A même s'il est indiscutable que nombre d'entre elles disparaissent sous nos yeux (fagots, balais, faune). Enfin, il est intéressant de souligner l'intérêt porté à la fonction brise-vent dans le site C (conséquence directe des politiques publiques de sensibilisation aux nouvelles fonctions de la haie).

Le dépouillement des réponses selon les essences proposées confirme ces tendances. Dans l'ensemble, les arbres et les arbustes des champs revêtent une

plus grande utilité dans le site A que dans les autres sites. Parmi les plantes concernées, on trouve le châtaignier, le hêtre, l'aulne, le bouleau, le noyer, le chêne et tous les arbustes. Pour d'autres comme le peuplier, le tremble, l'érable ou le charme, le contexte n'a, semble-t-il, que peu d'effet. La relative rareté ou l'introduction récente de ces plantes en Bretagne explique peut-être cette situation. Pour la majorité des agriculteurs, l'intérêt du peuplier et du tremble relève de la production de bois d'œuvre et du drainage de terre ; celui du charme et de l'érable, du brise-vent.

Durant ces cinquante dernières années, la plupart des productions traditionnelles en lien avec les arbres et arbustes ont ou bien disparu des habitudes des agriculteurs ou bien se marginalisent. En fait aujourd'hui, les plantes ligneuses n'ont d'intérêt que pour fournir du bois de chauffage (éventuellement du bois d'œuvre) et former des brise-vent efficaces en périmètre d'exploitation. Mais, comme les propriétés intrinsèques des plantes sont variables, certaines ne tirent-elles pas pleinement profit de la situation ? Et d'autres, au contraire, n'en souffrent-elles pas ?

L'évolution de la localisation des plantes à travers les générations

Parce que l'espace agricole reste façonné par des logiques productives, même si on parle de plus en plus de la valeur économique des aménités qu'il offre, les plantes qui y poussent, ne peuvent pas non plus échapper à cette logique. En cela leur moindre importance dans les nouvelles pratiques des agriculteurs pose la question de leur maintien dans les haies. En d'autres termes, une plante « inutile » a-t-elle encore sa place autour des champs ?



Figure 3 : Les principales utilités des arbres et arbustes selon les sites d'études (agriculteurs en activité).

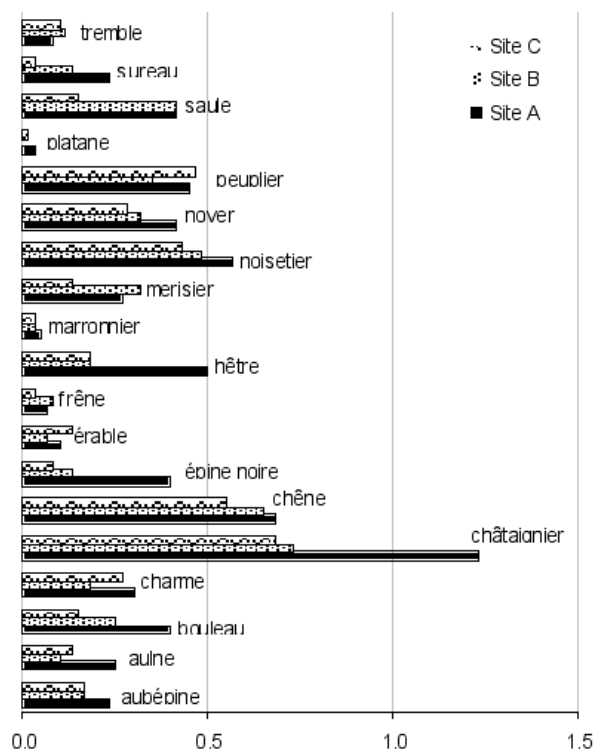


Figure 4 : L'utilité des différentes essences selon les sites d'études (agriculteurs en activité).

Il est certain que la composition des boisements linéaires en Ille et Vilaine a été modifiée par les bouleversements socioéconomiques et culturelles accomplis ces dernières décennies dans nos campagnes. Toutes les plantes étudiées ont, certes à des degrés variables, connu une modification dans leurs localisations préférentielles (fig. 4, page précédente). D'une manière schématique, on distingue :

Les plantes conservées dans les champs et replantées autour des sièges d'exploitation (chêne, châtaignier, peuplier et saule). Pour expliquer leur relative inertie à travers les générations, les agriculteurs mettent en avant leur valeur économique (bois de chauffage, bois d'œuvre). Mais le projet des agriculteurs d'organiser l'espace travaillé à partir de seules considérations productives se heurte parfois, et c'est le cas avec le saule et l'aulne, à la capacité des plantes à coloniser et à croître rapidement dans des milieux contraignants (humidité). De sorte que s'oppose à une inertie voulue (chêne, châtaignier, peuplier) une inertie subie (saule, aulne).

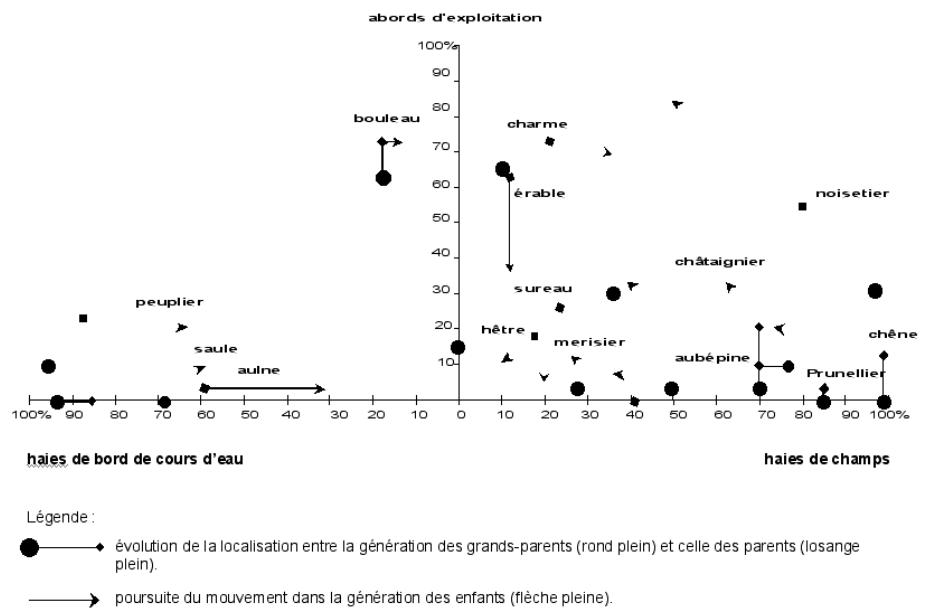
Les plantes écartées des champs et replantées autour des sièges d'exploitation (aubépine, noisetier, merisier, hêtre). Le noisetier par exemple, a vu sa localisation unique «dans les haies» se réduire de moitié en seulement deux générations (près de 100% chez les grands-parents contre 50% chez les enfants). Parallèlement l'arbuste a été très souvent planté aux abords des exploitations. Ce qui explique pourquoi, aujourd'hui, les enfants le localisent davantage autour des exploitations (80%) que dans les champs (50%).

Toutes les plantes écartées des champs n'ont pas pour autant été replantées autour des exploitations (épine noire, sureau et aulne). De toutes, c'est bel et bien l'épine noire est qui a le plus pâti de l'évolution des pratiques des agriculteurs. Localisée dans les haies des champs par 85% des grands-parents et des parents, elle ne l'est plus actuellement que par un tiers des enfants. Pour le sureau, la situation un peu différente puisque l'arbuste a, semble-t-il, d'abord été écarté des champs par les grands-parents, puis écarté des abords d'exploitation par les parents.

Plus inattendu, on voit parfois *de nouvelles plantes investir les haies*, c'est le cas du charme et un peu moins de l'érable. Pour le premier, on note en effet un renforcement de sa présence en bordure de champs [gain de 25 points entre les grands-parents (10%) et les enfants (35%)]. Pour le second, l'évolution est plus «chaotique» et tient vraisemblablement à l'influence des modes paysagères et des politiques publiques. L'exemple de l'érable indique en outre combien il est difficile pour une plante introduite de s'installer de façon durable dans les haies des champs.

Le contexte agricole pèse évidemment sur les processus décrits. Dans le site C (communes remembrées), l'évolution a été beaucoup plus intense qu'ailleurs et le glissement vers les sièges d'exploitation que plus flagrant. Aucune plante et cela quelle que soit sa valeur économique, n'a échappé à ce processus. Mais leur éviction des champs ne s'est pas faite au même moment et selon la même intensité. On distingue ainsi les plantes qui l'ont été par les grands-parents (noisetier, aubépine, bouleau) et celles, plus nombreuses, qui l'ont été par les parents (peuplier, sureau, saule, aulne, chêne, épine noire et charme). Mais pour tous, les plantes en bordure de parcelles sont une contrainte (coût et temps d'entretien) et minent les rendements céréaliers (ombrage, concurrence végétale, faune nuisible, etc.). Le mouvement de (re)localisation des arbres et arbustes (noisetier, chêne, châtaigniers, aubépine, merisier, épine noire, saule, peuplier) vers les abords d'exploitation est également un fait marquant. Dépourvus de

Figure 5 : Evolution des localisations préférentielles des arbres et arbustes à travers trois générations d'agriculteurs.



sens économique, l'arbre et la haie deviennent en quelque sorte des éléments d'esthétisation du territoire (ou du moins dans le cas présent d'embellissement des entrées de ferme).

Dans le site B (communes périurbaines), on note des similitudes avec les tendances identifiées précédemment. Il est évident qu'ici aussi les agriculteurs cherchent à se débarrasser des plantes économiquement moins intéressantes ou contraignantes à entretenir (épine noire, aubépine, noisetier, peuplier, saule), mais dans le même temps ils semblent très attachés à maintenir une localisation unique («dans les haies des champs») à d'autres (chêne, châtaignier). Le recours encore intense au bois comme énergie, sa commercialisation en circuit court (population non agricole) et le pouvoir calorifique de ces essences participent de toute évidence à cette inertie. Parce que les agriculteurs désireux d'embellir leur cadre de vie privilégient toujours les essences exotiques, le glissement vers les abords d'exploitation ne s'est pas opéré ici (excepté pour le noisetier).

Dans le site A (communes bocagères), l'évolution de localisation des arbres et arbustes se caractérise par des dynamiques diverses et des logiques souvent contradictoires. On est en effet confronté à tous les processus décrits précédemment avec en plus des nouveaux : maintien de la localisation unique (chêne, châtaignier, aulne, saule), double localisations (noisetier), exclusion des champs avec (aubépine, peuplier, sureau) ou sans (merisier, épine noire) glissement vers les abords d'exploitation, et plantations d'essences à faible valeur économique dans les champs (érable). À la différence du site B, les agriculteurs semblent donc peu soucieux de distinguer les plantes ligneuses des champs et celles des abords d'exploitation. Cette plus grande ouverture d'esprit se concrétise parfois par l'acceptation collective de plantes de plaisance dans les champs (érable, mais aussi platane ou marronnier).

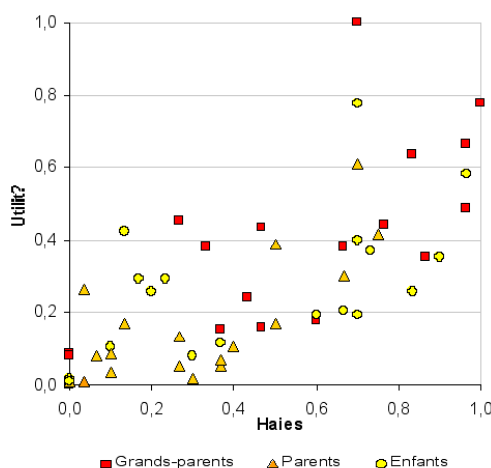
Discussion et conclusion : y-a-t-il une corrélation entre la composition végétale des haies et l'utilité agricole des plantes présentes ?

Les résultats des entretiens ont révélé des disparités importantes selon les générations et les sites d'étude quant à la manière dont les agriculteurs appréciaient

l'utilité des plantes en bordure de champs. L'hypothèse a alors été de rapprocher cette situation à la grande diversité des structures boisées linéaires dans le département. En d'autres termes, il existerait un lien entre l'intensité du recours aux plantes ligneuses dans les pratiques des agriculteurs et la composition végétale des haies. Pour tenter d'y répondre, on a calculé des coefficients de corrélation et réalisé des représentations graphiques sous forme de nuages de points.

Le retour d'une logique productive dans la composition des haies : les résultats de l'étude intergénérationnelle

Figure 6 : Corrélation entre l'utilité des plantes et la composition des haies.



Effectivement, il y a une corrélation entre les plantes qui composent les haies et leur utilité agricole [$r(x) = 0,713$]. Pour autant, entre les générations enquêtées, ce coefficient est assez variable : 0,722 chez les grands-parents, 0,565 chez les parents et 0,717 chez les enfants (Fig. 6).

Pour comprendre ces variations, il est fondamental d'avoir en mémoire les bouleversements opérés durant ces trois dernières générations

dans les pratiques des agriculteurs d'Ille et Vilaine. Comme ils l'indiquent (les grands-parents) et non sans une pointe de nostalgie, «rien autrefois dans les haies n'était perdu». Elles étaient à l'image de leur place dans le quotidien de ces petits paysans. Aussi la plupart des boisements en bordure de champs étaient abondamment fournis. La diversité des productions liée aux arbres favorisait une grande diversité végétale : à chaque plante correspondaient des usages précis. En regard de leur utilité, certaines comme l'aubépine, l'aulne, le charme, le frêne, le peuplier, le saule ou le sureau étaient peut-être même surreprésentées dans les champs. Leur croissance végétale, leur capacité à coloniser un milieu ou la difficulté de les entretenir (aubépine, charme) le justifient de toute évidence. D'autres, en revanche, comme le hêtre, le châtaignier ou le bouleau, étaient, semble-t-il, en nombre insuffisant.

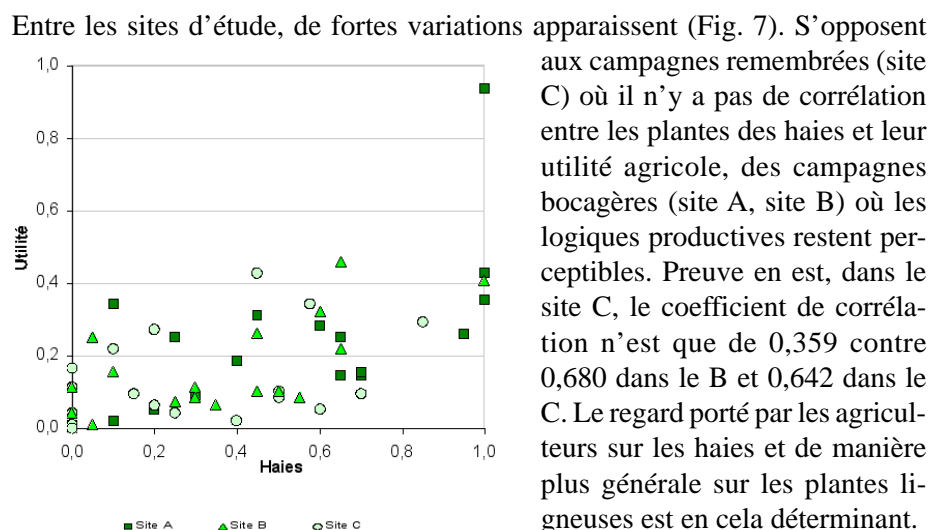
Le moindre degré de corrélation chez les parents (0,565) résulte manifestement des difficultés rencontrées pour se débarrasser des plantes les moins utiles. On retrouve en effet ici la plupart des arbres de bords de cours d'eau (saule, aulne, tremble) et tous les arbustes des champs (épine noire, aubépine, sureau, noisetier). Paradoxalement le nombre de plantes sous-représentées dans les haies s'accroît, il concerne maintenant le noyer, le hêtre, le charme, le bouleau et le châtaignier.

Est-ce le résultat de la recomposition des haies engagée par leurs parents... mais le lien établi précédemment entre les plantes présentes dans les haies et leur utilité agricole se retrouve chez les enfants. Le constat est d'ailleurs d'autant plus saisissant que l'écart entre le coefficient corrélation des grands-parents et celui des enfants est dérisoire (0,005). Pour autant si le travail des parents pour valoriser les plantes sous-représentées (charme, hêtre, châtaignier, bouleau) a abouti, celles qui leur posaient des problèmes (aubépine, épine noire, sureau, aulne) continuent d'en poser aux enfants.

Nul doute alors que le naturel est un facteur perturbant dans la logique de production des haies. Des plantes, aujourd'hui inutiles ou contraignantes à entretenir, apparaissent en effet spontanément en bordure de champs (graines transportées par les oiseaux, rejets de souche, etc.). Malgré l'opiniâtreté des agriculteurs de les faire disparaître, elles repoussent d'année en année... ce qui explique peut-être pourquoi le coefficient de corrélation ne dépasse pas 0,75 : le différentiel serait en quelque sorte la part (*incompressible*) des aléas naturels.

Des logiques de production de haies propres aux sites d'étude

Figure 7 : Corrélation entre l'utilité des plantes et la composition des haies (selon les sites, agriculteurs en activité).



Dans le site C, les arbres et les arbustes sont ressentis comme une contrainte. Pour les agriculteurs, leur densité autour des champs est inversement proportionnelle au dynamisme économique des régions considérées : «moins il y a d'arbres autour des champs et plus les pratiques agricoles sont modernes et compétitives». C'est pourquoi seules les plantes les plus difficiles à se débarrasser sont encore lisibles autour des champs même si cela n'est que provisoire (traitements chimiques). Trois d'entre elles sont particulièrement visées : le saule, le sureau et l'épine noire.

Au contraire dans les campagnes restées boisées et assez isolées, les agriculteurs ont tendance à conserver des plantes peu utiles (d'un point de vue agricole). C'est le cas de l'aubépine, de l'épine noire et du sureau. Les enquêtés font preuve d'une réelle maturité en intégrant l'intérêt de ces plantes dans un cadre plus vaste (écologie du paysage) qu'une simple production agricole (ou plutôt non-production). Ce qui explique pourquoi le coefficient de corrélation est moins élevé dans le site A (0,642) que dans le B (0,680). Paradoxalement tous les agriculteurs autour des centres urbains n'ont pas encore intégré cette dimension environnementale dans leurs pratiques. Paradoxalement car les pressions des populations habitantes en termes de paysage et d'environnement sont ici considérables.

Premier à s'interroger sur le caractère spontané des haies, Hooper a levé un débat qui aujourd'hui encore anime les chercheurs. L'étude menée en Ille et Vilaine confirme, et ce n'est pas une surprise, la part de spontané dans des boisements que l'on a trop souvent qualifiés d'artificiels. Et c'est vrai que les programmes de replantations de haies ont favorisé l'ancrage de cette idée reçue dans la société. En revanche ce qui est plus pertinent dans cette communication mais aussi plus polémique, c'est d'avoir tenté d'évaluer statistiquement cette part d'incertitude, ce qui dans la production des haies relève du spontané.

Références bibliographiques

- Austad I. (1988). «Tree pollarding in Western Norway» in Birks H., Helary H., *The cultural landscape: past, present, and future*, Cambridge University Press, 521 p.
- Barr C.J., Gillespie M.K. (2000). «Estimating hedgerow length and pattern characteristics in Great Britain using Countryside Survey data», *Journal of Environmental Management*, 60, p. 23-32.
- Bargioni E., Sulli A.Z. (1998). «The production of fodder trees in Valdagno, Vicenza, Italy», in Kirby K.J., Watkins C. (eds), *The ecological history of european forests* (Wallingford), p. 43-52.
- Baudry J., Burel F., Thenail C., Le Cœur D. (2000). «A holistic landscape ecological study of the interactions between farming activities and ecological patterns in Brittany, France». *Landscape and urban planning*, 50, p. 119-128.
- Baudry J., Bunce R.G.H., Burel F. (2000). «Hedgerows: An international perspective on their origin, function and management». *Journal of Environmental Management*, 60, p. 7-22.
- Bocchi S., Pileri P., Gomarasca S., Sedazzari M. (2004). L'indicatore siepe-filare per il monitoraggio e la pianificazione. *Convegno internazionale, Il sistema rurale, Una sfida per la progettazione tra salvaguardia, sostenibilità e governo delle trasformazioni*, Milano, p. 113-123.
- Busck A. G. (2003). «Hedgerow planting analysed as a social system – interaction between farmer and other actors in Denmark», *Journal of Environmental Management*, 68 (2), p. 161-171.
- Coeterier J.F. Dijkstra H. (1976). «Research on the visual perception and appreciation of, and visual changes in a hedgerow landscape». *Landscape and Urban Planning*, 3, p. 421-452.
- Jones M., Daugstad K. (1997). «Usages of the “cultural landscape” concept in norwegian and nordic landscape administration». *Landscape Research*, 22, 3, p. 267-281.
- Haeggström C.A. (1998). «Pollard meadows: multiple use of human-made nature», in Kirby K.J. and Watkins C., *The ecological history of european forests* (Wallingford), p. 33-42.
- Leonard P.L., Cobham R.O. (1977). «The farming landscape of England and Wales: a changing scene». *Landscape and Urban Planning*, 4, p. 205-236..
- Muir R. (2000). «Pollards in Nidderdale : a landscape history». *Rural History*, 11, p. 95-111.
- Naveh Z. (1995). «Interactions of landscapes and cultures». *Landscape and Urban Planning*, 32, p. 43-54.
- Oreszczyn S., Lane B. (2000). «The meaning of the hedgerows in the English landscape: different stakeholder perspectives and the implication for future hedge management». *Journal of Environmental Management*, 60, p. 101-118.
- Perichon S. (2003). *L'évolution des paysages d'arbres et de haies en Ille et Vilaine – Histoire récente vue par trois générations d'agriculteurs*. Thèse de l'ENGREF, 310 p. + annexes.

- Petit S., Watkins C. (2003). «Pollarding trees : changing attitudes to a traditional land management practice in Britain» 1600-1900. *Rural History*, 14, 2, p. 157-176.
- Petit S., Stuart R.C., Gillespie M.K., Barr C.J. (2003). «Field boundaries in Great Britain : stock and change between 1984, 1990 and 1998», *Journal of Environmental Management*, 67, p. 229-238.
- Phillips A. (1998). «The nature of cultural landscapes –a nature conservation perspective». *Landscape Research*, 23, p. 21-39.
- Rackham O. (1986). *The history of the countryside*, J.M. Dent & Sons Ltd, London.
- Read H., Forfang S. (2001). «Europe's woodland heritage, general introduction», in *Tools for preserving woodland biodiversity*, Naconex, p. 10-13.
- Sutton R.K. (1985). «Relict rural planting in Eastern Nebraska». *Landscape Journal*, 4, p. 106-115.